



La prée

La prée aux libellules se présentait à mes yeux majestueuse; non pas grandiose et imposante par son étendue, mais par l'ampleur de sa présence qui m' imprégnait sans que je m'en rende compte, comme l'air qu'on respire et qu'on oublie. Oui elle était majestueuse! Même si dans les palabres du grand monde, il en sortait peu d'éloges. Elle leur était contraignante, peu utilitaire et presque inaccessible la plupart du temps. Il fallait la contourner par un petit chemin de terre battue.

L'été installé, elle s'étendait ronde comme une poule couveuse. Elle gonflait ses plumes par-dessus deux ailes d'eau qui entouraient ses flancs en déployant de longues berles douces. Aux extrémités de ses tiges s'étaient en ombelles, de menus pétales blancs en forme de cœur. Sur toute l'étendue de son dos, elle conservait un duvet de joncs aux pointes roussies. Les vents du sud-ouest se plaisaient à courir jusqu'à sa tête d'où se berçait un îlot d'épinettes dressées serrées. Jusqu'en plein cœur de l'été, tout autour, une eau tranquille assurait la croissance de ces précieuses plantes aquatiques. Cette eau rougeâtre protégeait de sa tête droite et fière, les merles noirs qui nichaient en toute quiétude.

Parmi ces berles accueillantes habitait jusqu'aux sécheresses de l'été, sa couvée de gracieuses et curieuses libellules d'un bleu métallique. De leurs bruits d'ailes de papier fin empesé et translucide, elles virevoltaient autour de nous, droit devant, dérivant de gauche à droite, parfois presque immobiles comme suspendues à des ficelles, avec des yeux gros comme des billes. Pour nous en approcher et dans l'espoir de les attraper, nous avions beau les appeler: «cigale, cigale...»; par d'agiles et rapides prouesses, elles réussissaient à gagner notre soumission.

Durant cette longue période où la prée gardait ses distances, nous nous amusions à lancer tout ce qui pouvait flotter ou s'engloutir au fond de son eau vaseuse. Insatisfaits de pouvoir pénétrer ses mystères, munis de longues perches, nous sondions son ventre mou encore inaccessible. Puis, avec la chaleur des canicules qui asséchaient son lit, à ce moment-là, la prée nous dévoilait son intimité. Toute l'excitation d'entrer dans son aile de berles douces rendues plus hautes que nos têtes nous envahissait. Avant de nous accorder ce pur bonheur, nous nous adonnions d'un commun accord, à l'immanquable jeu de cachettes. Dans une course folle, tout exaltés, nous couchions cette végétation soumise et brisée sous nos pas. Les berles émettaient un dernier souffle. Un son creux sortait de leur tige aqueuse. Dans toute cette frénésie, nous nous dénichions une cachette sûre en créant de véritables labyrinthes pour écarter le chercheur. Alors, j'étendais mon corps encore agité sur un lit de berles et de terre moelleuse. Une odeur de vase et de racines s'engouffrait dans mes narines grandes ouvertes. S'offraient alors à mes yeux de longues tiges d'un vert tendre, et au-dessus, perçait un bleu profond.

Enfin, je pénétrais l'intérieur secret de la prée où la fluidité végétale enveloppait tout mon être. J'avais créé un lien viscéral avec cet univers.

DeCourtvard

